

## Confidence d'une jeune Hourï

Violaine Forest

Number 103, Fall 2004

Les mille et une nuits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, V. (2004). Confidence d'une jeune Hourï. *Moebius*, (103), 49–53.

VIOLAINE FOREST

*Confidence d'une jeune Hourri*

*Je préfère être la plus petite perle d'une couronne  
que la lame d'un couteau.*

Trois merles sont passés  
La quatrième saison  
Le mois de la bête aux cornes dorées  
qui chauffe le marbre encore  
à la nuit entamée.  
Elle se prépare avant l'heure  
Des charbons encerclent ses pupilles  
Ses phalanges savantes  
posées sur le pourpre  
qu'elle redemande  
Sa voix qui rejoint la sienne  
dans l'appel aux dieux  
pour que tous se retirent  
qu'elle soit reine  
que ses malles  
restent faites  
dans ses dépendances  
comblée à chaque heure  
maintenant présage  
du banquet secret – du roi et de sa souveraine  
dans les réminiscences  
des premiers bijoux dérobés  
Son regard qui reste sous lui  
au centre du lieu  
unique  
au centre de lui  
qui la retrouve

chaque fois parée de l'écharpe d'iris  
de toutes les couleurs que le ciel  
veut bien donner  
après et parfois  
avant la pluie

Boule de feu  
nimbée d'orage  
présage du passage à l'autre  
les rainures de l'enfance suspendues  
petites veinules bleues qui palpitent  
dans la transparence tendre des chairs  
l'amant étendu  
haletant  
patient  
l'oiseau dehors  
les serviteurs à pas lents  
portant les outres, les présents  
le safran, les pierres chaudes  
l'huile qui coule  
dans le bois de rose  
printemps aux joues  
première trille dans les bourgeons  
et replis juste à temps  
pour l'ombre  
son ciel de 100 mètres  
ses yeux de suif  
qui cherchent la mère  
qui cherchent la porte  
l'éponge de la servante  
aux aguets  
qui lisse l'ambre  
l'or de la peau  
l'étirant  
ouvrant l'amande, les larmes  
qui retiennent le geste  
l'entaille encore  
quand elle s'endort  
roulant son pouce

dans sa menotte  
crispée sur la moire  
en croissant de lune  
L'insomnie, enivrée de liqueurs  
de parfums et de vins précieux

La chambre aux éléphants gris  
Plus grande  
Les retouches cent fois refaites  
L'esprit qui s'installe  
avant qu'il arrive  
qui fait le guet  
armée de douceur  
voulant l'envelopper  
dans son écrin minuscule  
de gestes enseignés

La douceur du lait d'amande, l'écorce lisse  
qu'elle sent encore  
dans ses songes  
quand il reste jusqu'au matin  
et que volubilis  
il collecte les nectars  
qui perlent à son cou

Dans la pièce aux éléphants jaunes  
curry de Madras et bambous roulés  
La peau ointe  
les ongles taillés de près  
à la limaille d'acier  
la danse des bracelets  
des petits osselets  
Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit  
je rêve au vent  
qui vient en songe seulement  
tant sont épais les murs, le sol  
noix de bétel  
forcées dans ma joue  
piment fort

feuille de menthe  
Comme un lièvre  
Comme un chat  
Comme un cheval  
Comme un éléphant  
je me nourris d'herbes et de laitages

La chambre aux éléphants rouges  
aux vêtements cachés  
étoffes retroussées  
Premiers chuchotements  
Les cris étouffés  
venant de la cour intérieure  
ceinturée d'oliviers  
Les tapis qu'on bat au rythme des pas  
Allongées, dociles sur des coussins de velours  
de jeunes nymphes pubères  
aux nombrils perlés  
posent pour des natures mortes  
Des couples renversés, lys à la tige cassée  
près du sol, des buissons  
partout des oiseaux  
faisans mordorés et rossignols  
L'acier, l'or, le fauve enchaîné  
l'allure d'une chasse à courre

Chaque jour j'imagine ma monture  
Dans la pièce aux éléphants gris  
l'ivoire et l'ébène  
L'aubergine, les fleurs de pruniers  
deux prunes, de la taille de petits abricots iridescents  
l'adoration de l'aile de son nez  
de son oreille  
juste la taille du cercle que fait son pouce  
quand il rejoint son majeur  
il y va avec douceur  
dans la naissance du désir  
pas exactement  
dans le désir

C'est l'intensité de son regard  
La quasi-perfection de ses traits  
Toujours semblant  
détaché  
du monde extérieur  
Plongé dans ses lectures  
Elle observe le jeu de ses orteils  
longilignes parfaits  
Elle épouse  
chaque courbe  
de son pied  
lui aussi parfait

Il ne parle toujours pas  
Tout a été dit.  
Tout dit par Dieu  
par la vie  
elle-même  
qui l'a présenté  
au ciel

Quand elle  
revient du port  
tous les hommes sourient  
Tous  
Elle a l'air d'une petite voleuse.

La mer a posé son diadème sur sa tête.  
Elle est toujours calme  
quand il la quitte.

Tout le monde vous le dira.